



BABIS KANDILAPTIS
EUGÈNE SAVITZKAYA

PAYSAGES

L'ARYTHMIE DU TEMPS

YELLOW NOW
CÔTÉ ARTS



Le soleil seul dans le ciel, Simonide de Céos.

Le paysage, cette permanence, m'accompagne depuis mes premiers dessins, en 1981. Dessiner un paysage à Terpillos, c'était pendant le séjour au village, quand je rendais visite à ma famille pour les vacances d'été.

La pratique du dessin du paysage survient et s'impose en moi périodiquement, sans aucun *a priori*, ni but précis, toujours renouvelée à des moments et dans des contextes variés. Avec le temps, cette pratique a pris une forme particulière pendant chaque séjour en Grèce, comme une activité d'été, une sorte « d'activité saisonnière », irrégulière, une pratique arythmique. Oui, une arythmie du temps, provoquée, déterminée, aussi, par chaleur du soleil, la lumière, l'ombre d'un arbre, la sieste. Faire quelque chose pour remplir le vide qui s'installe doucement, faire face à l'ennui qui commence à se manifester, faire quelque chose et se mettre à l'abri du réel pour résister au « rythme parfait » du temps.

Le paysage est, en grec, un *topio* et un *topos*, un lieu. Ainsi cette présence, cette permanence, ne sont pas seulement celles des paysages, mais aussi celles des lieux, connus, vécus pendant de nombreuses années et à des moments différents. Une unité géographique présentant des caractéristiques physiques et sensibles communes. Une « topo-graphie » sensible, physique. Il y a longtemps, cette pratique était plus constante ; avec les années, elle s'était fait moins présente. Depuis 2008, la Grèce a beaucoup changé, passant des années euphoriques aux années de crise.

Dès 2009, je travaille à l'atelier à partir de documents photographiques montrant des paysages. J'utilise du papier carton et des affiches publicitaires conservées depuis les années 1990. Je travaille avec de l'acrylique, et uniquement les couleurs argent, cuivre, et or. J'aime leurs rapports avec la lumière et leurs réactions, il y a un « dialogue » incessant entre elle et les couleurs, un jeu sans fin déterminé aussi par l'espace, les tableaux et la place qu'ils occupent. L'image est prise « en otage » par les réactions des couleurs à la lumière – revirements, modifications inattendues – elle apparaît et disparaît selon leurs relations et leurs réactions à la lumière. Le paysage est « effacé » par la lumière sur la surface argentée ou cuivrée, il devient une surface, brillante, éclatante, aveuglante, et il refait son apparition quand le face-à-face avec la lumière prend fin, quand il se met à l'abri de cette frontalité. J'aime ce comportement incontrôlé, ces variations imprévisibles, cette double « nature » de l'image, son apparition - disparition en même temps, ces moments d'image et sans image.

Alors, le paysage devient visible et disparaît, reflet de la lumière qui, par sa puissance, efface ses formes. Comme, les jours d'été, face à la lumière aveuglante du soleil de fin d'après-midi – quand on le regarde de face – disparaissent les contours, les formes du réel, le paysage devant nous. Mais pas pour longtemps : « Le soleil est nouveau chaque jour, il est toujours et sans cesse nouveau », nous dit Héraclite.

Deux êtres humains s'accordent. Des montagnes les séparent. Des bras de mer se reflètent au soleil et la houle porte leurs messages. Des pays déploient leurs courbes, leurs arêtes et leurs végétations dans l'orbe de leurs cerveaux oculaires. Les saisons et les intempéries les altèrent insensiblement ou spectaculairement. Bien qu'aucun paysage ne soit un spectacle, sa profusion monumentale inonde la vue et la submerge de son évidence indubitable. Être dans les paysages est comme être au berceau de la pensée multiforme et infinie que modifie la lumière. Ce livre, conçu dans l'espace terrestre qui relie deux amis qui veulent s'accorder, pourrait se présenter comme un arpentage méticuleux d'une infime parcelle d'un globe à la fois familier et insolite, le lieu des phénomènes.

Eugène Savitzkaya

Tout est creusé dans la roche. Tout est dessiné dans le ciel. Rien n'est mesuré, tout s'étale, s'épanouit, brille et disperse la lumière. Le mica luit et les feuilles des arbres dispersent la lumière.

Je marche entre deux crêtes. Le torrent les sépare. Je vois le ciel entre les feuilles du figuier. La vigne court et s'articule sur le bleu. La crête à l'ouest est crénelée par la ramure des petits arbres. La crête à l'est est quasi dénudée et pierreuse. Les rochers émergent de la forêt, gris et pour la plupart pointus.

Le sentier est la voie du sel. Une voie conduit sans doute de Terpillos à Cerisola. Il faut fouler son tracé entre les graminées et les arbres, entre les rochers et les collines, mettre les pas dans les pas, passer là où tant passèrent, l'être humain derrière l'être humain, la mule derrière la mule. L'être solitaire suit l'être solitaire. Il y eut des cortèges et des files. Tous et toutes sont passés par cette sente. C'est la piste qui mène à tout et qui semble finir à l'horizon, dans le ciel lui-même.

Même le granit, l'eau le broie. Le torrent est en étages et les roches granitiques, soigneusement polies. Même le granit, l'eau le polit. L'eau humble prend le chemin tortueux des pentes, elle s'infiltré entre les blocs de pierres, elle suit les lignes basses et rebondit sur les obstacles, chasse devant elle les graviers, les feuilles et les rameaux. C'est l'eau tranquille que la moindre pluie gonfle.

[...]





